

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

L'Abbeille.

VOL. II.

L' Abeille.

2me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 8 NOVEMBRE 1849.

No. 1

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

[suite.]

Les deux premiers volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe* ont été composés de 1811 à 1822, c'est-à-dire dans toute la force et l'éclat du talent de l'auteur. Cependant ils ne ressemblent pas tout-à-fait, on voudra bien me l'accorder, aux chefs-d'œuvre qu'il enfantait à la même époque; ils retracent même, si je ne me trompe, tantôt l'exubérance et la fougue désordonnée de l'*Essai sur les Révolutions*, tantôt les réflexions chagrines et les couleurs heurtées de la *Vie de Rancé*; en un mot, ce sont les défauts de la jeunesse et de la vieillesse de l'auteur qui y dominent, au milieu des beautés du premier ordre, il est vrai.

Cette nouveauté, rare en littérature, et dont on ne citerait pas peut-être un autre exemple, s'explique par la révision totale de l'ouvrage dont M. de Châteaubriand n'a cessé de s'occuper jusqu'en 1846.

Or son génie d'après ses admirateurs les plus enthousiastes, “ était de ceux chez lesquels l'imagination rajeunit en vieillissant; le style de ses premières années péchait plutôt par l'excès, par un certain défaut de mesure, par une certaine exagération de couleurs, qui caractérisent d'ordinaire les productions de la première jeunesse.” Voilà tout: M. de Châteaubriand a refait ce qui était bien fait, il a corrigé sans améliorer. Me sera-t-il permis d'ajouter que, dans sa longue et brillante carrière, il avait suivi d'un œil attentif les différentes phases de l'opinion publique, et qu'il s'était aperçu que les esprits se détachaient chaque jour des idées et des sentiments qui avaient commencé sa haute renommée; qu'une ardente jeunesse surtout sympathisait avec ses écrits, à cause des accents de liberté et de patriotisme qui s'y font entendre constamment? On comprendra alors qu'il ait effacé quelques traits à l'éloge du passé, pour jeter sur ses premières années une teinte d'humeur, de chagrin et de fière indépendance.

Du moins sous quelque bannière qu'il ait raconté le crime, il l'a flétri toujours avec une généreuse indignation. Ne lui demandez pas de réhabiliter des noms abominables; il n'a aucun goût pour les égorgements de la révolution; tous ces abatteurs de têtes, il les a vus de

près, et ils lui ont paru ce qu'ils étaient des misérables dont la capacité ne s'étend pas au dessus de l'esprit le plus vulgaire: héros de la peur, ils tuaient dans la crainte d'être tués.

Deux fois il a rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal, avec des députés de l'opposition, et il lui consacre un portrait brillant de verve et de coloris. Je vais en citer les traits principaux.

“Mêlé par les désordres et les hazards de sa vie aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du Don Juan, du Catilina et du Gusman-d'Alfarache, du Cardinal de Richelieu et du Cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de révolution; il avait de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen-âge se trouvait réuni dans une succession d'hommes extraordinaires.

La laideur de Mirabeau appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race produisait une sorte de puissante figure du *jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour êtreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse.

Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune sombre, laid, immobile: il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion. En sortant de notre dîner, on discutait des ennemis de Mirabeau; je me trouvais à côté de lui, et n'avais pas dit un mot. Il me regarda en face avec ses yeux d'orgueil, de vi-

ce et de génie; et m'appliquant sa main sur l'épaule, il me dit: “ Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité.” Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.”

Certes, les plus ardents admirateurs de Mirabeau doivent être contents de ce portrait: ceux qui ne sont sensibles qu'à l'éclat et à l'énergie du pinceau doivent y applaudir; mais ceux qui demandent la vérité, avant tout, seront-ils également satisfaits? C'est Mr. de Châteaubriand qui m'apprend, en finissant ce chapitre, qu'on ne voit plus aujourd'hui le Mirabeau réel, mais le Mirabeau idéalisé, le Mirabeau *tel que le font les peintres*, pour le rendre le Symbole ou le Mythe de l'époque qu'il représente, qu'il devient ainsi plus faux et plus vrai” je souscris à cette rectification et je crois Mr. de Châteaubriand excellent *peintre*.

C'est avec le même talent qu'il peint la société de 1789 et 1790. Sans doute, cette société était légère, frivole, insouciant, dégradée, jouant follement à quelques pas du gouffre qui devait bientôt l'engloutir. Mais au milieu de cette corruption générale, il fallait pour être juste, ne pas oublier quelques personnes d'élite qui ne trahirent jamais leurs serments et leur foi, et dont les touchantes vertus ou les infortunes auraient consolé nos regards attristés par cet effroyable débordement de vices et de crimes.

Dégouté par tout ce qui se passe sous ses yeux M. de Châteaubriand conçoit le projet de s'embarquer pour les Etats-Unis, et de découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique. Ce voyage, nous le connaissons déjà; l'illustre auteur l'avait publié dans ses œuvres complètes, à quelques détails intimes près, qui sont particuliers à ses *Mémoires*, et ce qu'il ajoute ne valait pas peut-être l'honneur de former la moitié du second volume. Je lui sais gré cependant de quelques réflexions qui prouvent combien sa conversion fut franche et sincère. En parlant de l'abbé Nagault, directeur du Séminaire de Saint-Sulpice, et de plusieurs séminaristes qui allaient à Baltimore, il fait observer que ces compagnons de voyage lui auraient mieux convenu quatre ans plutôt. Il croyait alors qu'un esprit re-

ligieux était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs.

« Ce bon orgueil, dit-il très bien, me faisait prendre le change; l'intelligence courte croit voir, parcequ'elle reste les yeux ouverts: l'intelligence supérieure consent à fermer les yeux pure qu'elle aperçoit tout en dedans.»

La relation de son voyage est pleine d'agrément et d'intérêt; il y a des détails amusants, des observations curieuses, de hautes pensées, de nobles sentiments, des réflexions touchantes, surtout un parallèle superbe de Washington avec Bonaparte: mais je le répète, tout cela était connu du public; je n'en dirai pas autant de l'histoire de deux Floridiennes qui ne peut réveiller que des idées dangereuses, et dont l'esprit poétique de M^{de} Chateaubriand a fait au moins en grande partie, les frais.

Quelle nécessité y a-t-il de reposer l'imagination sur de pareilles aventures?

La mère chrétienne ne se hâtera-t-elle pas de dérober ces pages trop vives aux regards de sa fille? Et les tableaux les plus gracieux peuvent-ils consoler l'écrivain qui se respecte, du regret d'avoir alarmé la pudeur et l'innocence? Est-ce pour amener les réflexions suivantes que l'auteur s'est complu dans des peintures dont j'ai signalé le danger?

« Voilà comme tout avorte dans mon histoire, comme il ne me reste que des images de ce qui a passé si vite: je descendrai aux Champs-Élysées avec plus d'ombres qu'un homme n'en a jamais emmenées avec soi. La fuite en est à mon organisation: je ne sais profiter d'aucune fortune: je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres. Hors en religion, je n'ai aucune croyance; pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de mon sceptre ou de ma houlette? Je me serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. Tout me lasse: je remarque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout baillant ma vie.»

L'illustre écrivain aura beau faire, en dépit de lui-même, nous le croirons plus aimable et plus joyeux qu'il ne se montre dans plusieurs endroits de ses mémoires.

M. de Chateaubriand aime beaucoup ces histoires épisodiques qu'il juge sans doute nécessaires pour répandre de l'agrément sur ses révélations d'Outre-tomdre. C'est ainsi dans son premier volume, qu'après nous avoir fait admirer la chasteté et la retenue de la jeunesse à Paris, ou il lui
(à continuer.)

L'ABEILLE.

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »

QUÉBEC, 8 NOVEMBRE 1849.

Si nous avons gardé jusqu'ici le silence sur ceux de nos confrères qui sont morts du choléra, c'est faute de renseignements nécessaires et non par oubli ou par indifférence, comme semblent le croire quelques uns; car leur perte nous a été trop sensible pour que nous puissions l'oublier jamais. D'ailleurs leurs talents et leurs vertus et les services qu'ils ont rendus à *L'Abelle* méritent, de notre part, un tribut d'éloges et de reconnaissance.

Ceux que le fléau destructeur a moissonnés parmi nous sont au nombre de cinq dont voici les noms par ordre de classe.

Mr. Louis Morand naquit à Lotbinière en 1829, et entra au Séminaire en 1843. Il était âgé de 19 ans et il terminait sa Rhétorique quand il fut attaqué le 11 (juillet) à midi, de la maladie dont il succomba le 12 à trois heures du matin.

Mr. Philens Garneau, qui le suivit à trois heures de l'après midi, à l'âge de 18 ans, avait été atteint de la maladie à 4 heures du soir. Il était natif de Ste Croix, et sur le point de terminer son *cours d'humanité*. Il a reçu après sa mort, à la distribution solennelle des prix, une preuve authentique et honorable de son travail et de ses talents.

Mr. Romuald Lamontagne, qui comptait à peine 16 ans, est celui sur qui la maladie a agi avec plus de violence; en parfait état de santé le midi (11 juillet) il n'était plus à neuf heures du soir. Comme le précédent, il a reçu, après sa mort, une preuve authentique et honorable de son travail et de ses talents. Il était né à Québec et finissait sa troisième.

M. Narcisse Vanderheyden naquit à Québec. Il était âgé de 15 ans, et sur le point de finir sa Cinquième, quand il fut attaqué le 12, vers 6 heures du matin, du fléau dont il succomba, à deux heures de l'après midi.

Mr. William Roddy naquit en Irlande à Londonderry. Privé, jeune encore, de ses parents, et se trouvant sans appui parmi les siens, il suivit les milliers de ses compatriotes qui se dirigeaient alors vers notre patrie, et il arriva à Québec en 1844, où il trouva aussitôt un protecteur et un père dans le Revd. Mr. McMahon. Ce digne et généreux prêtre l'entretenait aux études depuis trois années.

Notre retraite annuelle que nous avons commencée le 28 Octobre et que nous avons terminée le 1 Novembre, a été cause que nous n'avons pas fait sortir notre journal, la semaine dernière.

Nous avons le plaisir d'annoncer que le Séminaire a commencé à être éclairé par le gaz le 26 octobre dernier. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain numéro.

Tout le monde connaît ce qui a été arrêté par rapport au siège du gouvernement. Cette détermination, au premier abord, pourra paraître injuste à quelques uns; mais si l'on examine attentivement les motifs et les raisons qui ont guidé le ministère en cette circonstance, l'on sera convaincu que le parti qu'il a adopté est préférable, et même de beaucoup le meilleur suivant toutefois l'opinion de nos hommes d'état.

Nous lisons ce qui suit dans une lettre que nous a adressée un de nos amis de la paroisse de Ste. Croix:

« Celles des sœurs de la congrégation, qui dirigent le couvent, établi nouvellement dans notre paroisse, ont ouvert leurs classes, il y a quelque semaines, au grand contentement de tout le monde. Ce établissement, dont l'influence produira des résultats si avantageux pour nous, est dû au zèle et à la générosité de notre bon et digne curé, qui lui a fait un don de £500. » Cela prouve sans doute, en faveur de ces bons esprits qui soutiennent que le clergé est ennemi de l'éducation.

Mr. Holmes est arrivé lundi dernier de l'isle aux Coudres.

Plusieurs nouvelles ainsi que plusieurs articles intéressants sont remis faute de place.

PREMIERS

RHÉTORIQUE.

Cyrille Légré, en thème.

« « en version latine.

SECONDE.

Louis Beaudet, en version latine.

« « en thème.

TROISIÈME.

Hector Garneau, en version latine.

Ferdinand Belleau, en thème.

Daniel Fruser, en vers.

QUATRIÈME.

Richard Alleyn, en version latine.

CINQUIÈME.

Napoléon Hardy, } en version.

Zéphirin Duhamel, } en version.

Jean Delège, en thème.

Joseph Gariépy, } en thème.

Thomas Chandonnet, } en thème.

SIXIÈME.

Azude Trudelle, en thème.

Côme Morisset, en version latine.

SEPTIÈME.

Prime Girard,

H. Guilbaut, } en vers français.

Magloire Marticotte, }

Il y a maintenant trois lignes télégraphiques entre New-York et Boston; et dans peu, il y en aura une qui s'étendra jusqu'à S. Jean Nouveau-Brunswick.

SOMMAIRE

DES PRINCIPALES NOUVELLES D'EUROPE PENDANT LES VACANCES.

Je crois que la meilleure méthode à suivre ici, c'est d'imiter ce qu'on a fait, l'année dernière, pour la *Révolution française*: je me propose donc de suivre les dates, autant que possible; mais pour plus de clarté, je donnerai, sans interruption, tout ce qui regarde le même pays; me réservant toutefois de rapprocher de temps à autres les événements, afin de savoir, lorsque je parle d'un fait particulier à quelque nation, où on en était en pays étrangers. Le siège de Rome par les Français étant un événement qui regarde tout le monde catholique; je commencerai par là.

La première attaque des Français contre les Romains eut lieu, le 3 juin, et donna occasion à un combat sanglant dans lequel les Romains perdirent 800 hommes et qui laissa au pouvoir de l'armée française plusieurs postes importants.

Le 4, les Romains essayèrent de reprendre ce qu'ils avaient perdu; mais ils furent repoussés et l'armée assiégeante commença aussitôt les opérations du siège.

Dans le temps que les Français faisaient ainsi les approches de Rome, Venise était menacé d'un bombardement par les Autrichiens.

L'armée française ouvrit la tranchée le 6, devant la ville de Rome: les jours suivants, on employa les troupes à différents travaux, soit pour établir des communications entre les ouvrages, ou en construire de nouveaux, afin de se mettre à l'abri du feu des assaillants. Le 9, les postes emportés par les Français, à la première attaque, étaient encore en leur pouvoir; mais les assiégés les avaient repris et on ne les en chassa que très-difficilement. Le combat dura trois jours. Dans ces diverses attaques les Français firent 213 prisonniers.

Après bien des menaces inutiles de la part de l'armée assiégeante, le 11, on ouvrit une brèche par laquelle une partie des troupes entra dans la ville; et deux jours après, le général Oudinot fit aux Romains une dernière sommation: leur démontrant l'impossibilité de résister plus long-temps et rejetant sur eux tout le sang qui serait répandu, par leur obstination.

Le 15, on écrivait de Civita-Vecchia que Garibaldi avait fait une sortie avec 1400 hommes qui furent taillés en pièces.

Jusqu'au 22, il n'y a rien de positif sur ce siège. Mais ce jour même, dans la matinée, les Français, après un bombardement vigoureux réussirent à s'établir en dedans des murs extérieurs, et les jours suivants, ils travaillèrent à s'emparer des ouvrages extérieurs; cependant, ils firent peu de progrès, car le terrain était défendu pied-à-pied par Garibaldi.

La dernière attaque de l'armée française contre Rome se fit le 23. Le combat fut des plus sanglants; les assiégés laissèrent 400 morts sur la place, dont 125 étaient, dit-on, des étrangers; tandis que les Français n'eurent que 9 morts et 100 blessés.

A la suite de ces divers engagements, l'Assemblée Constituante voyant l'impossibilité de résister plus long-temps, rendit la ville le 2 juillet; mais l'entrée des troupes ne se fit que le lendemain à 7 heures du soir. Le même jour, le général Oudinot fit une proclamation où il invite les gens de bien à reprendre courage, menace les perturbateurs de l'ordre de toute la sévérité des lois et annonce que toute la puissance civile serait provisoirement entre les mains du pouvoir militaire.

Le 4, les généraux français s'étaient logés avec leurs troupes, dans différents quartiers de la ville. On disait aussi que les plus zélés partisans de la République avaient toutes les sympathies du gouvernement des Etats-Unis; même que son consul avait mis un bâtiment à leur disposition. Cela convient entre républicains.

A Ancône, tous les actes se faisaient au nom de S. S. le pape Pie IX.

Le 9, le colonel Niel fut envoyé vers le pape, pour lui porter les clefs de sa capitale. Le Saint-Père qui ignorait encore la capitulation, lui fit l'accueil le plus gracieux, et exprima de la manière la plus touchante sa reconnaissance pour l'armée française. Mais le lendemain, avant le départ de cet officier, il lui fit présent d'un riche chapelet pour son épouse, et lui donna à lui-même la croix de commandeur de Saint Grégoire-le-grand. Pendant ces allées et venues le pavillon français flottait seul sur les édifices publics.

Garibaldi, avant de quitter Rome a voulu montrer que c'était bien toujours lui-même. Il a fait parcourir la ville de Rome, afin d'enlever tous les vases sacrés, les ostensoirs, les croix d'or et d'argent, et ensuite s'est sauvé avec ce riche butin, du côté opposé à l'armée française. On s'est mis à sa poursuite, dans le dessein de faire main basse sur ses 5500 hommes, si on pouvait les rejoindre.

Le 14, Venise tenait bon contre les Autrichiens: tout était tranquille du côté de Rome, même ceux qui en étaient sortis, à cause des troubles, commençaient à revenir.

Le grand-duc de Toscane est rentré dans sa capitale au milieu des acclamations de ses sujets.

A-peu-près vers le même temps, on écrivait de Venise que les Autrichiens avaient enfin levé le siège de cette ville; abondamment devant la place un nombre considérable de boulets de canon; l'un plus qu'ils avaient imploré le secours du roi de Naples, qui est venu renforcer leur petite escadre.

Le 30 juillet, on envoya des exprès à Gaëte, pour prier le Saint-Père de revenir à Rome, ou de remettre des pleins pouvoirs à quelqu'un pour gouverner l'état pendant son absence.

On s'est saisi de plusieurs individus qu'on dit impliqués dans le meurtre de M. Rossi. On a appris des nouvelles de Garibaldi et il est suivi de près par des détachements de troupes autrichiennes. Dans la nuit du 2 au 3 août, quelques barques montées par des gens de sa troupe étaient venus donner, dans l'escadre stationnée devant Venise; mais Garibaldi à la vue du danger avait gagné terre avec sa femme et son petit état-major: il l'avait échappé belle, mais il ne perd rien pour attendre; on s'est remis à sa poursuite.

Le 3 août, on lisait dans un journal de Paris qu'on avait dessein de rappeler le général Oudinot, sous prétexte qu'il voulait rétablir les juridictions ecclésiastiques: on dit aussi que le pape refusa constamment d'acquiescer aux conditions que la France met à son rétablissement.

Le même jour, la reine de Naples est accouchée d'une fille qui a été baptisée, le soir même, par le pape; on lui a donné 32 noms dont le premier est Maria-della-Gratia-Pia.

Une lettre datée de quelques jours plus tard nous apprend la mort de femme de Garibaldi.

Le 9, un ouvrier vint annoncer qu'un traité avait été conclu, le 6 à Milan, entre l'Autriche et le Piémont: mais on y fait peu de fond, parceque ces deux puissances ne veulent pas faire de concessions.

Quelques jours auparavant, le roi de Pié, mont faisait l'ouverture de son parlement.

Le général Oudinot, rappelé par son gouvernement, a quitté Rome le 23 août, à la tête de 10,000 hommes; de sorte que la garnison s'est trouvée

beaucoup diminuée. En cela on agit^{nit} comme si tout eût été parfaitement d'accord entre le pape et les Français : il n'en était rien cependant.

Au moment où le vainqueur de Rome, quittait le théâtre de ses exploits, Vénise était obligée de capituler, après un siège très-désastreux pour ses habitants. Les Autrichiens faisaient monter leurs pertes à 20,000 hommes. Les réfugiés vénitiens se sont dirigés vers la France et la Suisse.

Il ne reste plus rien de vraiment important sur les affaires de Rome qu'une lettre du président de la République Française, à M. Edgard Ney, qui longtemps, a fait le sujet de toutes les conversations, qui a été louée par quelques uns, censurée par le plus grand nombre; enfin, dont Atticus dit aujourd'hui fort plaisamment qu'elle n'a produit aucun effet, si l'on en excepte, toutefois, quelque petit effet contraire. La diplomatie française se plaint du pape, et le pape à son tour, de la diplomatie française. Louis Napoléon pose comme condition du rétablissement du Saint-Père : *l'amnistie générale, la sécularisation de l'administration, le Code Napoléon et un gouvernement libéral*; il regarde aussi comme une insulte de n'avoir pas vu de noms français dans les nominations qu'on a faites, et déclare que tout ce qu'on fait un drapeau Français lui va droit au cœur.

SOCIALISME JUGÉ PAR Mr. DE LAMARTINE.

Extrait du Conseiller du Peuple.

« Savez-vous ce qui est arrivé de ce trouble impie que le socialisme a fait de toute la partie intelligente, morale et divine de l'homme ? Regardez-les ! lisez-les ! Ecoutez-les ! Dieu, comme pour les punir de leur abject et ignoble matérialisme, a frappé de stupidité ces hommes de talent, et les a humiliés de la plus plate crédulité qui ait jamais déshonoré le sens commun d'une nation. On rougit de dire, quand on sort de France, qu'on est compatriote de pareils *somnambules* ! Examinez-les, si vous voulez, système par système, et dites si j'ai tort d'être humilié pour l'intelligence de mon pays ? En voilà un qui vous a dit : « Il faut renouveler l'ordre social en un tour de main. » Mais nos instincts qui sont éternels, la nature, la civilisation, et Dieu ont mis des siècles à constituer de progrès en progrès imperceptibles l'humanité. Dieu a fait de la société une végétation, et vous voulez en faire une explosion ! Bêtise ! vous rêvez contre la loi de Dieu !

En voilà un autre qui vous dit :— Il faut faire de la société un monastère de la

régle de St. Simon, avec un père supérieur nommé par un conclave universel, qui sera Dieu, qui sera infaillible, et qui assignera despotiquement et infailliblement à chacun sa fonction ! Bêtise ! vous rêvez contre l'indépendance morale de l'homme et contre le libre arbitre, le plus divin des dons de Dieu ! En voilà un qui vous dit : « Il faut faire de la société une grande série de familles jetées pêle-mêle dans une grande caserne nommée *phalanstère*, où chacun sera ce qu'il voudra, ou bien ne fera rien, et où tous les liens qui attachent l'homme à l'homme seront rompus et remplacés par des caprices individuels, et par des passions parfaitement équitables, qui formeront de la lutte de toute l'harmonie et la félicité universelle. » Bêtise ! Vous rêvez contre la nature et la sensibilité de l'homme, car vous supprimez la famille, en supprimant ou en émancipant tous les amours qui en dérivent, et vous supprimez la vertu en supprimant la lutte du devoir et de la passion !

« En voici un autre qui vous dit : « Il faut supprimer l'inégalité des fortunes, des conditions, des professions ! Bêtise ! puisqu'en supprimant l'inégalité des fortunes, vous supprimez le désir d'acquiescer et de conserver, vous supprimez le travail vous rêvez contre le travail, qui est la loi de la terre et de l'industrie, et la seule richesse de l'humanité !

En voici un autre qui vous dit : « Il faut supprimer le capital, le capitaliste, le commerçant, l'industriel, le banquier, l'intérêt de l'argent pour celui qui le fait valoir, ou qui le prête. Tout ce qui possède un écu, un champ, une maison, est en voleur ! Bêtise ! sans capital, il n'y a pas de revenus, sans commerce, pas de consommation à distance, sans consommation à distance, pas de production, sans production, pas de moyen d'exister, sans moyen d'exister, pas de multiplication de l'espèce. Vous rêvez contre la population. Vous êtes les théoriciens du néant !

En voici un cinquième qui vous dit : « Il faut supprimer toutes les industries privées, toutes les concurrences entre marchands, tous les trafics libres en particuliers, parceque faire travailler et gagner en faisant gagner son voisin, j'appelle cela *l'exportation de l'homme par l'homme* ! Il faut que l'état seul vende et achète, fabrique, produise et consomme à un prix arbitraire, impérieux pour tout le monde. » Bêtise ! puisque le travail, l'industrie, le trafic de chacun est sa richesse, son pain, sa liberté ; que l'homme ne peut consommer qu'autant qu'il produit, et que si les individus ne vendent ni n'achètent rien, ils ne pourront rien consommer, ni produire. Il faudra que l'état nourrisse tout

e monde ! Avec quoi ! Vous rêvez contre le salaire, contre les bras et contre l'outil de tous les travailleurs ! Vous rêvez bien plus que le miracle de la multiplication des pains ! Vous rêvez de rassasier le peuple sans nourriture, et de l'abreuver sans eau !

En voici un autre qui vous dit : « Il faut tout mettre en commun pour être justes, et vous en aller en Amérique, où nous défricherons le sol en nous partageant la moisson, que nous mangerons dans des gamelles d'égales dimensions ! Beau plan de civilisation et de félicité en effet ! Mais bêtise ! puisque l'un mettra dans la communauté sa force, l'autre, sa faiblesse, l'un, son génie, l'autre, sa crapule, l'un, son travail, l'autre, sa oisiveté, l'un, sa sobriété, l'autre, sa glotonnerie ! Vous rêvez contre les premières notions de la justice !

Enfin en voilà un dernier qui vous dit : « Attendez ! j'ai trouvé bien mieux j'ai découvert le principe des principes Le voici : la terre n'appartient pas à celui qui la possède, la terre appartient à celui qui la cultive ! » Transcendante bêtise puisque, en vertu du même soi-disant principe, la maison appartient au maître qui la bâtit ; le cheval à celui qui le monte ; le diamant à celui qui le taille ; la femme à celui qui la convoite ! Vous rêvez contre le sens commun.

Voilà pourtant les révélations merveilleuses, socialistes, communistes icariennes, saint-simoniennes, fouriéristes, organisatrices du travail, suppressives de la famille, de la propriété, du commerce, de l'industrie, des lois, des arts, de la civilisation, de l'intelligence, de la moralité du travail, de la vertu, que ces rénovateurs du monde social vous débitent sans rire ou en riant sans barbe depuis 15 ans ! Voilà les imaginations à l'envers pour le triomphe desquelles ils faut, selon eux, faire à nu le genre humain !

O bêtise humaine ! étiez-vous jamais descendue si bas.

SUR UN GOURMAND

Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de reste,
Son porpoisat n'a plus qu'un boston,
Mais son nez en a plus de trente.

Gombard.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes, chez M. Adolphe Legaré. Le Rédacteur est Joseph Delisle.